


Harpe nomade

Ismael Ledesma



Avec une identité forte et la harpe paraguayenne comme moyen d'expression, Ismael Ledesma est un interprète émérite de la musique traditionnelle de son pays. Mais le couple qu'il forme avec son instrument emprunte parallèlement les routes musicales du monde et trouve une raison d'être dans les méandres du rock, du jazz, du baroque ou du new age. Ses compositions, des autoportraits comme il le confie, sont celles de l'indien sans terre et du vagabond toujours épris de liberté.

Tu as commencé la harpe très jeune dans une ambiance musicale propice ?

Ma mère était chanteuse et mon père harpiste. Ils répétaient et recevaient quotidiennement des collègues musiciens. Dans mon pays, on célèbre les anniversaires le jour même, si bien que l'un et l'autre étaient engagés toute la semaine pour animer les soirées. Ils m'emmenaient partout où ils allaient, restaurants, cabarets et festivals. J'ai débuté mon apprentissage vers cinq ans. C'est là qu'a débuté la galère, car j'ai appris la harpe sous la torture. Mon père utilisait des méthodes barbares pour que j'apprenne mes leçons plus vite. J'ai reçu beaucoup de gifles et il me faisait agenouiller sur du gros sel pour que j'assimile plus vite. Une période très douloureuse !

Quelle musique jouais-tu à cette époque ?

J'ai commencé par des musiques traditionnelles et folkloriques que mon père m'avait apprises, puis j'ai interprété ce que j'entendais chez les autres harpistes et à la radio.

Pour quelles raisons la harpe est-elle présente au Paraguay ? Un rapport avec l'invasion espagnole ?

Elle est arrivée avec les missionnaires jésuites. En s'installant en 1642, leur mission était d'évangéliser les Indiens guaranis. Ils avaient dans leurs bagages de nombreux instruments occidentaux, dont cette harpe bardique.

L'invasion des Espagnols est une autre histoire. Eux sont arrivés dans le but de trouver des richesses, de l'or. Malheureusement, ces voyageurs n'étaient que des voyous, des pirates et des prisonniers purgeant leur peine en faisant partie du voyage de la colonisation. C'est alors que le massacre a commencé avec l'extermination des indiens, les viols, le pillage, etc.... Ils sont restés 400 ans !

Quelles sont les caractéristiques de l'instrument ? A t'il évolué avec le temps ?

La harpe paraguayenne est un instrument diatonique à 36 cordes, anciennement fabriquée avec des bois locaux, le *guatambu* et le *yacaranda*, aujourd'hui avec du cèdre et du pin. Techniquement, la harpe a commencé à évoluer dans les années 60. Un des plus célèbres harpistes paraguayens, Nicolacito Caballero, a découvert le demi-ton en se servant de la clef habituellement utilisée pour accorder la harpe. Tout en jouant, il la tenait entre les doigts et appuyait sur l'extrémité de la corde. Il en sortait un demi-ton comme s'il utilisait les touches noires d'un piano. Grâce à ce geste révolutionnaire, le répertoire a pu s'élargir et ce harpiste a été le premier à pouvoir interpréter des thèmes internationaux, comme les standards des Beatles, Carpenters et bien d'autres. Actuellement, on essaie de remplacer la mécanique paraguayenne par la mécanique celtique pour que l'instrument n'ait plus de limites.

Ta technique personnelle te différencie des autres harpistes ?

Avec la pédagogie que j'ai reçue, je joue de façon instinctive sans utiliser de méthode spécifique. Je ne calcule pas. Il faut voir mon jeu pour le comparer avec celui des autres harpistes. La harpe est ma continuité et mon âme traverse les cordes pour créer un langage. Avec elle, nous ne formons qu'un. C'est peut être ça ma technique.

Est-ce cela qui t'a valu quelques difficultés à être reconnu dans ton pays ?

Au départ, ma façon de jouer a été incomprise là-bas. Pré-

cisons que je viens d'un pays qui a vécu la dictature pendant trente-cinq ans, où l'ouverture d'esprit s'est arrêtée en 1953 ! Pendant cette période, les musiciens ont joué les musiques traditionnelles que le «Suprême» (le président Stroessner) aimait. Alors, le peuple était contraint d'entendre inlassablement ces mêmes thèmes et gare à ceux qui s'en écartaient. Il est bon de rappeler aussi que nous ne sommes libres que depuis 1989. J'ai quitté mon pays en 1982 et j'ai pu créer ma musique. La génération de la dictature m'a d'abord boudé, mais les choses ont changé aujourd'hui et je suis maintenant bien accepté.

Dans quelles circonstances as-tu pu venir étudier la musique à Paris ?

Mon oncle, Kike Lucena, guitariste résidant en France depuis longtemps m'a proposé de venir un jour pour étudier et travailler en même temps. Je suis d'abord rentré à la Sorbonne pour apprendre la langue et j'ai suivi quelques études de solfège et de théorie au conservatoire, que je n'ai malheureusement pas pu continuer, en fait j'ai plus travaillé qu'étudié, parce que la vie est dure en France pour un étranger.

Tu as rapidement intégré des troupes folkloriques ?

Oui, Los Tupi, Los Diablos del Paraguay, puis je suis arrivé dans la troupe de Queta Rivero « *America latina con Alegria y Fuego* » qui m'a apporté beaucoup de joie. Grâce à eux, j'ai appris un très vaste répertoire de l'Amérique latine, mais aussi les différentes cultures sud-américaines de chacun des membres du groupe. Nous faisons des tournées de 3 à 6 mois dans toute l'Europe.

Es-tu sensible à l'influence de groupes comme Les Guaranis à leur époque ?

Bien sûr et en particulier « Los Guaranis », car c'est bien grâce à eux que les cultures musicales latines ont été révélées en France. C'est aussi grâce à eux que je suis ici et que j'ai pu trouver du travail. Virgilio Rojas, un des derniers musiciens du groupe m'accompagne à la guitare lors de mes concerts en formule traditionnelle. C'est toujours un énorme plaisir de pouvoir jouer avec lui, son expérience et sa sérénité rassurent. Entre nous, c'est l'entente parfaite. Sa présence sur scène est très visuelle même s'il ne bouge pas beaucoup. Musicalement, il est très concentré et très professionnel et s'adapte à mes improvisations... et aussi à mes erreurs!!! Notre image sur scène est celle de musiciens classiques rigoureux donnant uniquement la priorité à la musique. Nous nous sommes rencontrés en 1982 et avons beaucoup joué dans des cabarets parisiens, des soirées privées et évidemment en concert. Avec lui et Kike Lucena qui joue avec moi depuis mes sept ans, nous avons passé des moments inoubliables comme ces concerts aux « Nuits des harpes » à la Cité de La Musique à Paris, trois jours d'affilée avec 1800 personnes à chaque fois. Il existe une vidéo du concert à la Bibliothèque de la Cité de La Musique, malheureusement pas commercialisée !

En quoi ta musique a-t-elle évoluée ces dernières années et que reste-t'il d'éléments de la tradition dans tes compositions actuelles ?

Je crois tout simplement que j'ai trouvé le son et le répertoire qui me correspondent. Je suis devenu très exigeant et méticuleux dans la prise de son de l'instrument lors de mes concerts. C'est probablement une évolution importante, mais il est certain que les influences musicales

venues d'ailleurs ont contribué à l'enrichissement de mes compositions. Ce qu'il reste de la tradition de mon pays, ce sont les rythmes : polca, guarania... Mes bases de compositions sont souvent dans ces tempos.

Tes compositions sont écrites ? Quelle est la part d'instinct, d'improvisation ?

Je n'écris pas ma musique. Quand les idées viennent, je les enregistre sur un magnéto. Les morceaux sont ensuite structurés de façon très classique : une intro, une mélodie et un développement « ABC ». J'improvise beaucoup. Je me donne cette liberté et je me sens moi-même à tel point que j'ai de plus en plus de mal à jouer la musique des autres.

Que représente ce nouveau disque par rapport à l'ensemble de tes compositions ?

« El Vagabundo » est un autoportrait, une liberté totale dans le choix du répertoire. On retrouve mes bases folkloriques, mes influences espagnoles, la culture indienne, la culture sud américaine, de petites touches de jazz rock qui font partie de ma vie. Un peu de baroque aussi, tout simplement parce que cette musique a été très développée dans mon pays. J'ai l'impression que mon identité est parfaitement accomplie maintenant. Je joue ce qui me plaît avec ma harpe et je crois pouvoir aller encore très loin.

Quels sont les différents genres qui ont ponctué ta discographie ?

J'ai commencé en 1994 avec « *Paysage tropical* », un album entièrement acoustique avec harpe et deux guitares sur un programme de compositions entièrement personnelles. Et puis en 1996, deux albums enregistrés au Paraguay : « *Paraguay en solo de arpa* » et « *Navidad en solo de arpa* » qui ont occasionné un processus de rapprochement avec le public paraguayen qui découvrit en même temps le répertoire traditionnel et mes propres compositions. En 1997, le disque « *Yacéré* » faisait appel à des samples et des loops. Ce fut, me semble-t-il, une bonne expérience dans ce domaine, mais je crois que ce disque est arrivé trop tôt. Ont suivi, coup sur coup, « *Paraguay* » sorti aux Pays bas, Belgique, Allemagne et Angleterre avec des compositions personnelles et « *Renaissance de la harpe Paraguayenne* » à mon sens trop contrasté, car je n'ai pas fait les meilleurs choix dans un répertoire qui manquait de cohérence. « *La Balada des Indio* » avec Vox Terrae paru en 2000, me tient à cœur, car mon identité était très présente et j'étais entouré de talentueux musiciens comme le breton Youenn Le Berre et le jazzman Francis Lockwood. « *Arpa danza* », toujours avec Vox Terrae est dans la continuité du précédent, mais j'ai été écarté des séances d'arrangements. On m'a fait comprendre que les arrangeurs choisis étaient des pointures et qu'ils feraient du bon travail. A l'écoute du résultat, j'ai été obligé d'accepter, un peu contraint par un de mes producteurs. Finalement le disque n'a pas très bien marché ! Cela a renforcé en moi l'idée que je dois vraiment me fier à mon intuition. « *En vivo y en Directo Live* » (2004) illustre la vérité du vécu. Il faut immortaliser les moments inoubliables.

D'autres styles de harpes, d'autres harpistes t'intéressent ?

Toutes les harpes et tous les styles m'intéressent. J'aimerais tout jouer. Andreas Wollenweider est ma principale référence et il le restera ; c'est grâce à sa musique que

j'ai compris que je pouvais aller plus loin dans la mienne. Depuis, j'ai découvert des harpistes classiques comme Lily Laskine, Marielle Norman et Myrdhin, pour ce qui concerne la musique celtique. Je suis très attiré par la résonance des cordes métalliques.

Pour quelles raisons as-tu enregistré ton nouveau Cd en Bretagne dans une maison de distribution bretonne ?

La Bretagne m'intrigue depuis toujours, c'est un peu le berceau de la harpe. Le hasard a fait que je rencontre Patrice Marzin, un des plus talentueux guitaristes de rock en France. J'ai su qu'il possédait un studio d'enregistrement et je lui ai exprimé mon désir de travailler avec lui. Il a accepté, si bien que 70 % de l'album a été enregistré à Quimper et l'autre partie à Angers par mon ami et arrangeur Jean Louis Cortès. C'est grâce à Patrice

que j'ai
re-
contré
Jean
Yves Le
Corre
de Coop
Breizh. Je
suis heu-
reux d'être
distribué par
cette société
parce qu'elle
est indépen-
dante et qu'elle
se bat avec les
« grandes » distri-
butions.

Te produis-tu toujours en solo ou bien avec des musiciens ?

Je propose principalement deux formules : le solo et le trio. Les organisateurs de spectacles manquent souvent de budgets pour payer plus de monde. Mon programme varie de la musique traditionnelle à mes compositions. J'intègre mon style à toutes les musiques que j'interprète en recherchant une bonne homogénéité. Si j'avais de gros moyens, j'aimerais réaliser des spectacles devant des milliers de spectateurs.

Tu as eu l'occasion de jouer avec des artistes de renom ?

J'ai eu la chance de rencontrer Johnny Clegg et Hubert Félix Thiéphaïne, lesquels m'ont invité à venir jouer dans leurs spectacles. Thiéphaïne m'a particulièrement marqué, parce qu'il a tenu à ce que je sois au cœur de son programme comme artiste invité. J'ai eu l'occasion de partager des instants d'amitié avec lui. J'admire énormément son sens de la liberté, très proche du mien.



